

# Claude-Henri Rocquet, la parole faite chair<sup>1</sup>

Jean-Luc Jeener<sup>2</sup>

Il y a maintenant une bonne vingtaine d'années, alors que je dirigeais la Crypte Sainte Agnès, je reçus par la poste une pièce de Claude-Henri Rocquet. Je ne connaissais ni l'homme ni l'œuvre mais il m'arrivait souvent, comme tous les directeurs, de recevoir des textes par ce biais neutre. Un manuscrit reçu ainsi pour un directeur qui a un tant soit peu d'expérience, contrairement aux idées reçues, n'est guère une source d'espérance tant il est difficile d'écrire une vraie bonne pièce de théâtre. Disons-le même clairement : ça fait peur ! Trop de mauvaises lectures, le temps étant précieux pour lire tellement de livres qu'on aime, ayant créé ce réflexe de retirement ; et la lettre habituelle d'accompagnement, de nature évidemment très flatteuse, étant loin de rassurer... Bref, cette Rahab n'était pas accueillie comme l'enfant prodigue ni comme metteur en scène, ni comme directeur. Vint alors la lecture : un choc ! Il y avait là un véritable auteur, presque un dramaturge. Et mon aventure avec Claude-Henri Rocquet commença.

L'homme est chaleureux, d'une extrême culture et d'une parfaite intelligence. Un orgueilleux aussi, et terrible, de la race des humbles, un timide, un fragile,

---

<sup>1</sup> Copyright Jean-Luc Jeener, juillet 2010.

<sup>2</sup> Jean-Luc Jeener est auteur dramatique, metteur en scène, comédien, directeur du Théâtre du Nord-Ouest à Paris, critique de théâtre au *Figaro*.

très certainement un susceptible, un accroché à la précision du verbe et à la densité du mot. Tout ce qui permet à un auteur de théâtre, face à un metteur en scène déterminé, d'être très vite et très profondément malheureux. Décidé à donner chair à cette *Rahab* mais encore plus décidé à renoncer si j'avais senti une quelconque réticence, je posais mes conditions à Claude. Je lui demandais d'accepter les coupures que j'avais l'intention de faire et, surtout, de faire le deuil de sa présence aux répétitions. C'était, pour moi, le prix à payer pour une liberté totale de création. Il accepta en se faisant une douce violence. Une telle démarche, de part et d'autre, peut sembler étrange au néophyte et il est bon, je crois, de l'expliquer. L'œuvre théâtrale digne de ce nom est impure, pécheresse. Elle appartient à ses personnages avant d'appartenir à l'auteur. Le metteur en scène est comme un amant de passage. Il la révèle à elle-même dans un ici et maintenant puis se retire ensuite sur la pointe des pieds. Il prend le risque ainsi d'être aussi facilement oublié que magnifié. La jeune garce attendant, elle, un autre amant qui fera de même... Les coupures choisies (mais, selon les auteurs, elles ne sont pas toujours nécessaires) sont le point le plus violent d'une telle démarche. Elles demandent alors d'être effectuées dans le plus absolu respect et dans la plus indiscutable nécessité. Et, bien sûr, pour l'œuvre de Claude-Henri Rocquet qui nous occupe, on y reviendra plus en détail. Autre exigence donc : l'absence de l'auteur aux répétitions.

Le théâtre est un amour qui se fait toujours à deux : l'auteur et l'œuvre. L'œuvre et le metteur en

scène. Le metteur en scène et les comédiens. Les comédiens devenus personnages et le public. Chacun meurt, chacun se retire. C'est une chaîne d'amour où chacun doit savoir faire son deuil au moment du retirement. Le comédien, pour bien travailler et réaliser l'hypostase avec le personnage, doit avoir un seul interlocuteur : le metteur en scène. La seule présence même bienveillante, même muette de l'auteur, peut être source de dispersion. Et ça, Claude-Henri le comprit très bien. Et il le comprit d'autant mieux quand lui-même fit l'expérience d'être comédien.

Ainsi fût mis en scène *Rahab* à la Crypte Sainte Agnès et ce fût pour beaucoup une révélation. D'autres aventures suivirent : *Hérode* avec le magnifique Raymond Hermantier, *Jessica*, *La mort d'Antigone...* Claude, Dieu merci, est un auteur proluxe. Le verbe est son sang. Et il sait le faire couler. Un poète indiscutablement. Et un grand. Mais est-il, pour autant, un dramaturge ?

Une chose frappe d'abord : son texte le plus théâtral peut-être, *Hérode*, est classé par lui non dans son théâtre mais dans une catégorie « poèmes et récits ». Claude a le verbe magnifique, le verbe, si je peux m'exprimer ainsi, egocentrique. Un verbe qui risquerait l'enfermement sur lui-même s'il n'était pas si flamboyant. Au théâtre, le verbe doit se faire chair. Le verbe est source d'incarnation. Un verbe comme le sien est toujours à la limite de l'enfermement magnifique et du don généreux. Par le verbe, le comédien doit réaliser l'hypostase. Sinon, il reste un diseur, un trouvère. Le mystère de l'incarnation

demande une alchimie des plus subtiles. Le verbe peut être un frein si, même magnifique, il tourne autour de lui-même. Et alors il n’y a plus de théâtre. En flirtant ainsi constamment avec le gouffre, Claude-Henri Rocquet ne facilite pas la tâche. On le voit écrire à sa table avec une si grande facilité de création que la plume semble partir toute seule. Ce n’est évidemment pas de l’écriture automatique, non, mais Claude est plus dans l’écoute de sa musique intérieure que dans celle de ses personnages. L’écriture théâtrale est une écriture qu’imposent les personnages. Très vite, ils doivent prendre le relais et obliger l’auteur à être serviteur. Claude reste maître. Enfin, disons, presque toujours. Et c’est pourquoi il est si nécessaire de couper dans chacune de ses pièces. Il ne résiste pas à lui-même. En coupant, on redonne de l’air, on favorise la face cachée de l’iceberg. L’écriture théâtrale est une écriture inachevée qui prend son achèvement dans le corps du comédien. Claude se fait démiurge. Il cherche l’absolu. En effectuant des coupures dans son œuvre, on revivifie le mystère, on fait vivre la face cachée, le non-dit. Et, par là, on redonne sa place à l’humain qui est la grande affaire du théâtre.

De tout ceci, bien sûr, on a beaucoup parlé avec Claude. Il a compris mieux que beaucoup d’autres le théâtre que j’essaye de faire. S’il m’a généreusement confié ses pièces à mettre en scène, c’est qu’il est en accord avec cette démarche et semble croire que je ne le trahis pas mais, profondément, il cherche autre chose. La voie du poète est la voix des cieux. La voie du théâtre n’est que la voix de l’homme. Indéfectiblement.